PQ
1917
.S54A6
1912

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posieschoisies00sain

Petite Bibliothèque Surannée

SAINT-PAVIN

POÉSIES CHOISIES

et précédées d'une Introduction

par

G. MICHAUT

Maître de Conférences de Littérature française à la Faculté de Lettres de l'Université de Paris.

A PARIS

Chez SANSOT, Libraire, rue de l'Eperon, 9
près le départ des carrosses
d'Orléans

MCMXII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1917
.S54A6
1912

INTRODUCTION

« Mon cher Tircis (1), que t'ay-je faict,
Pour me demander mon portraict?
Veux-tu qu'à mon desavantage
Ma main travaille à cet ouvrage,
Et qu'avec si peu d'agremens
On me monstre chez les Flamans?
Soit à ma honte ou pour ma gloire,
J'ay peine à faire mon histoire.
Je vais pourtant, sans me flatter,
Me peindre pour te contenter.

Ma mine est fort peu cavaliere.
Mon visage est faict de maniere
Qu'il tient moins du beau que du laid,
Sans estre choquant tout à faict.
Dans mes yeux deux noires prunelles
Brillent de maintes etincelles.
J'ay le nez pointu, je l'ay long,
Je l'ay mal faict; mais je l'ay bon,
Et je sens venir toutes choses
De plus loin qu'on ne sent les roses;
Enfin j'ose dire en un mot
Que je n'ay pas le nez d'un sot.

(1) *Tircis* ou *Tirsis*, c'est, ici, des Barreaux, l'illustre libertin.

Malgré les ans et la fortune,
Ma chevelure est encor brune.
Mon teint est jaune et safrané,
De la couleur d'un vieux damné,
(Pour le moins qui le doit bien estre,
Ou je ne sçay pas m'y connoistre).
Soit par hazard ou par despit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, l'espaule grosse.
Au milieu de mon dos, je hausse
Certain amas d'os et de chair
Faict en pointe comme un clocher.
Mes bras, d'une longueur extresme,
Et mes jambes presque de mesme
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.

Je suis composé de matiere
Fort combustible et peu grossiere;
J'ay de l'enjoûment, j'ay du feu :
Qu'il m'en reste beaucoup ou peu,
N'importe; il s'en faut satisfaire,
Quand on s'en trouve assez pour plaire.
Je ne suis point homme borné :
Mon esprit n'est pas mal tourné;
Je l'ay vif dans les reparties
Et plus piquant que les orties.
Je ne laisse pas d'estre adroit,
Complaisant, mesme un peu coquet;
Mais ce n'est pas pour la coquette :
Près d'elle fort peu je m'arreste,
Et je croirois passer pour fat
Si je n'estois plus delicat.

Je suis tantost gueux, tantost riche;
Je ne suis liberal, ny chiche;

Je ne suis ny fascheux, ny doux;
Sage, ny du nombre des fous;
Et je suis cela tout ensemble,
Sans que personne me ressemble.
Enfin je trouve tout egal,
Et je ne fais ny bien ni mal.
La coutume, à qui l'on defere
Comme l'enfant faict à sa mere,
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'emporter qu'à ce qui me plaist.
L'ambitieuse frenesie,
La vengeance, la jalousie,
Grands trouble-festes de l'esprit,
Ont sur le mien peu de crédit.
J'aime à railler, mais sans mesdire
Et resjoüir sans faire rire,
Parler sans me faire escouter,
Et je veux plaire sans flatter.
Avec beaucoup de soin j'evite
Et la rencontre et le merite (1)
De certaines gens qui, partout,
Poussent ma patience à bout;
Ils entent sur les bagatelles
Toujours nouvelles sur nouvelles :
Politiques dont l'entretien
[Traite] de tout et ne [vaut] rien (2).
J'ay l'application profonde
A bien connoistre tout le monde;
Et j'en fais le discernement
Sans m'y tromper que rarement :

(1) Et [la visite] ?

(2) Correction hypothétique. — M. E. de Barthélemy qui, le premier a publié ce passage *(Bulletin du bibliophile*, 1863, p. 35), écrit :

Politiques, dont l'entretien,
Qui sont de tout et ne sont rien.

Pour le corps je ne prends point l'ombre.
J'ay pour amis un petit nombre
De gens choisis et bien triez.
La raison qui nous tient liez
Nous unit fortement ensemble :
Jamais pour l'un l'autre ne tremble,
Et sans reserve chascun rit
Comme n'aïant qu'ùn mesme esprit.

Je ne suis pas l'homme du monde
Le plus ennemy de la fronde.
Aussy (1) je ne suis pas de ceux
Qui partout, d'un esprit hargneux,
Cherchent sans cesse sur qui mordre,
Et ne preschent que le desordre.
Le repos et la liberté
Est le seul bien que j'ay gousté.
Je hay toutes sortes d'affaires;
Je ne me fais point de chimères;
Du futur comme du passé
Je n'ay l'esprit embarrassé.
Ce qu'on dit de moy peu me chocque;
De force choses, je me mocque,
Et jusqu'icy je n'ay point sçu
Ce que c'est que vice ou vertu :
Je confonds toutes les especes,
Je mets en œuvre toutes pieces,
Et sans contraindre mes desirs,
Je me donne entier aux plaisirs.
Le jeu, l'amour, la bonne chere
Ont pour moy certain caractère
Par qui tous mes sens sont charmez
Et je les ay tousjours aimez.

---

(1) C'est-à-dire : Mais je ne suis pas non plus

Toutesfois, ce n'est qu'à ma mode,
Dans un air de vivre commode :
C'est rarement qu'un vieux garçon
En use d'une autre façon.
Je fuy l'estude et j'ayme à lire
Un vieux roman, une satyre ;
Tous les livres plus serieux
Sont, à mon gré, fort ennuyeux.
Avec aisance je compose
Tantost en vers, tantost en prose ;
Et, quelquefois assez heureux,
Je réussis en tous les deux.
Mon humeur est assez facile ;
J'aime les champs, je hay la ville,
Et je pense moins à la Cour
Que je ne fais à ton retour.

Voylà ma peinture parfaicte ;
Et je suis quitte de la debte
A quoy je m'estois engagé.
Regarde si je suis changé
D'humeur, d'esprit et de visage.
Trouves-tu que je sois plus sage ?
De quelque façon que je sois,
Ayme-moi, Tircis, tu le doibs. »

C'est ainsi que Saint-Pavin traçait son portrait pour son ami des Barreaux. Et cette peinture — flattée, naturellement — paraît pourtant assez ressemblante. A la lire, et si l'on en comprend bien les sous-entendus, on voit ce qu'en devait être l'auteur : un Scarron, burlesque dans son corps, mais qui, dans son œuvre, vise à la préciosité et à la finesse ; un amateur de lettres, qui compose des vers parfois médiocres et « lâchés », parfois (dans le sonnet surtout) aisés, élégants, spirituels,

voire malins, et qui ne laisse pas d'estimer son œuvre d'un assez haut prix ; un épicurien de vie et de doctrine, qui pousse volontiers son épicurisme jusqu'à un « libertinage » non sans audace. Et peut-être est-ce ce dernier trait surtout qui en fait, pour son époque, un personnage assez curieux, et même « représentatif ».

I

Rien n'est plus simple ou même plus vide d'événements que la vie de Saint-Pavin (1). Né en 1595, Denis Sanguin était le sixième fils de Jacques Sanguin, sieur de Livry, alors conseiller au Parlement,

(1) Voir l'étude de M. Lachèvre, savante et complète comme tout ce qu'écrit ce scrupuleux érudit. Les détails biographiques qui suivent sont tirés de son livre : *Disciples et successeurs de Théophile de Viau. Vie et poésies libertines inédites de des Barreaux et de Saint-Pavin* (Champion, 1911). Une bibliographie copieuse suit chacune de ces vies ; et M. Lachèvre a rendu à Saint-Pavin plusieurs poèmes qui avaient échappé même à Paulin Paris.

Les poésies de Saint-Pavin ont été éditées d'abord dans le « Recueil de Barbin », *Recueil des plus belles pièces...* (T. IV, 1692). Elles ont ensuite été réunies par Saint-Marc (Amsterdam, 1759). Paulin Paris les a recueillies et complétées au tome IX de ses *Historiettes de Tallemant des Réaux* (éd. Monmerqué et P. Paris, Techener, 1860). L'année suivante, il a publié à part le *Recueil complet des poésies de Saint-Pavin* (Techener, 1861), reproduction de l'édition de 1860, avec addition de quelques poésies récemment retrouvées.

Dans le présent volume, les chiffres romains renvoient aux pièces de ce volume même ; les chiffres arabes, précédés de R., renvoient aux pages du *Recueil complet ;* les chiffres arabes, précédés de L, renvoient aux pages du volume de M. Lachèvre (pour les pièces seulement qui ne se trouvent pas dans le *Recueil).*

plus tard et par trois fois prévôt des Marchands de la ville de Paris. Suivant l'usage de l'époque, il dut recevoir le nom d'une des propriétés de son père, la terre de Saint-Pavin-des-Champs, près du Mans. C'est encore dans le Maine, chez les jésuites de la Flèche, qu'il fit ses études. Et, au sortir du collège, on le voit, clerc du diocèse de Paris, qui obtient le prieuré bénédictin de Saint-Pavin-des-Champs. Assurément, il ne faut pas croire que, s'il s'est à demi engagé dans l'Église, ce soit par dévotion, même par dévotion passagère. Bâti comme il l'était — « avec son petit corps étique », dit un couplet du temps (1), « bossu par devant et par derrière », dit cette bonne langue de Tallemant des Réaux (2) — il ne pouvait ni se marier, ni espérer un grand avenir dans le monde. Son père, propriétaire dans le Maine, avait dû, longtemps à l'avance, guetter pour lui le bénéfice voisin de ses domaines et essayer de le pousser dans l'Église pour le lui faire obtenir. D'ailleurs, au bout de cinq ans, Saint-Pavin résigna ce premier prieuré. Mais ce fut pour devenir, nous ne savons pas à quelle époque, prieur de Saint-Cosme et Saint-Damien, près de Meulan. Le mince revenu de cette abbaye ne lui suffit plus, quand il eut dissipé sa part de l'héritage paternel. Il obtint alors — comme abbé commendataire — l'abbaye de Notre-Dame de Grestain, près de Lisieux (1643). Être abbé commendataire, c'était un joli métier. Sans être tenu le moins du monde, ni à la résidence, ni à l'administration du monastère, ni même aux devoirs de la prêtrise, on touchait simplement (et même, quand on voulait se décharger de tout souci, par

(1) Cf. L., 362.
(2) Ed. Monmerqué et P. Paris, IV, 3.

l'intermédiaire d'un fermier général) la plus grande partie des revenus de l'abbaye; et on laissait le reste — le moins possible, d'ordinaire le tiers — aux religieux. Par malheur, les prédécesseurs de Saint-Pavin avaient tellement négligé d'entretenir les bâtiments et même l'église, que le Parlement de Rouen était intervenu : l'abbé, désormais, tant que les réparations nécessaires ne seraient point faites, ne prélèverait qu'un tiers du revenu total. De là, beaucoup d'ennuis pour Saint-Pavin. Mais, à force de crier misère, il obtint d'importants secours pécuniaires de son frère, Nicolas Sanguin, l'évêque de Senlis, et, de ses religieux, une transaction avantageuse. Ils renoncèrent à se prévaloir de l'arrêt du Parlement, sur la promesse que leur abbé ferait le nécessaire : *le bon billet!* Du reste, Saint-Pavin défendit énergiquement les droits de son abbaye et il n'hésitait pas à plaider contre quiconque voulait y porter atteinte. Aussi bien était-ce son intérêt direct. En revanche, quand les intérêts de ses religieux étaient opposés aux siens, c'est contre eux qu'il retournait tous ses talents de plaideur. Son abbaye était-elle brûlée en 1665, il n'en prétendait pas moins toucher intégralement ses revenus; mais la justice ne lui en accorda que le tiers. En 1666, Saint-Pavin obtint le titre d'aumônier et conseiller du roi, — titre purement honoraire d'ailleurs; heureusement. C'eut été un assez joli scandale qu'un Saint-Pavin réellement aumônier de Sa Majesté très chrétienne!

A part les procès que pouvaient parfois entraîner sa fonction d'abbé, Saint-Pavin ne s'occupait guère que de ses plaisirs. Il courtisa une certaine Marguerite de Pienne. Et je ne sais si quand je dis « courtiser », on m'entend bien. Toujours est-il qu'il en eut un fils, Denis Sanguin, plus tard prêtre du diocèse de Paris, puis curé de Tierceville, près

de Bagneux. Nous ne savons ce que devint Marguerite de Pienne. Quand elle eut disparu de sa vie, Saint-Pavin se consola avec d'autres ; les mémoires du temps, les chansons satyriques nomment plusieurs de ses maîtresses. Mais certainement, parmi celles que l'on nomme, il y en eut plus d'une qui ne furent que des « Iris en l'air ». De très bonne heure, Saint-Pavin dut se restreindre aux billets galants et aux amours platoniques. Ce ne fut point vertu ; ce fut mauvaise santé. Il était perclus de rhumatismes et on le portait en chaise.

Entre temps et aussi longtemps qu'il le put, il se livrait à d'autres plaisirs. Plaisirs de la table avec quelques épicuriens de son espèce, des Barreaux, Bardouville, Blot, Miton, Bois-Yvon, etc. Plaisirs de la conversation, — et de toutes sortes de conversations : de « libertines », d'irréligieuses, d'immorales, de grossières même, avec les mêmes personnages ; de plus spirituelles et de plus délicates, avec les habitués de l'hôtel de Condé ou de l'hôtel de Rambouillet, avec Conrart et ses amis.

Entre tous ces plaisirs, il en est un que nous lui envions plus volontiers, c'est celui que lui valut son amitié avec Mme de Sévigné (et aussi avec la future Mme de Grignan ; mais, de ceci, nous sommes moins jaloux). Jacques Sanguin, étant seigneur de Livry, se trouvait voisin de l'abbé de Coulanges, le « bien-bon ». Ainsi Saint-Pavin eut occasion de voir la petite Marie de Rabutin ; il l'admira enfant, jeune fille et femme ; il la chanta sous le nom de Clarinte ou sous le nom d'Amarante ; et il chanta sa fille sous le nom d'Iris (1). Avec

(1) Mais ce nom ne lui est peut-être pas exclusivement réservé. Certaines pièces à Iris, ou sur Iris, ne conviennent guère à Mlle de Sévigné.

l'une et avec l'autre, il joue à l'amoureux badin, jaloux, transi; il leur adresse des épîtres, des madrigaux ou des sonnets, pour les complimenter, pour les rappeler quand elles sont loin, pour les gronder quand elles le négligent ou semblent lui préférer quelqu'autre. Il joue; et l'on sent là-dessous une amitié sincère, une affection sérieuse. Du reste, Mme de Sévigné le sentait comme nous. Quand elle rappelle un jour à sa fille les moments heureux qu'elles ont passés à Livry, elle a un mot ému pour le « vieux Pavin (1) ». Mais Saint-Pavin, à ce moment-là, était mort depuis dix-neuf ans. Il était mort le 27 ou 28 mars 1670; et, s'il faut en croire Guy-Patin, ce n'était pas sans peine qu'il avait obtenu l'absolution du curé de Saint-Nicolas « à cause de la vie scandaleuse qu'il avait menée (2). »

II

Dans le milieu où vécut Saint-Pavin — je veux dire dans les deux milieux, le milieu mondain et le milieu libertin ; mais parfois ils se confondaient et le grand Condé, par exemple, appartient en même temps aux deux (3) — la littérature, les petits vers surtout, étaient à la mode. C'est donc aux petits vers que Saint-Pavin consacra ses loisirs. Il se livra de son mieux à tous les jeux d'esprit qui plaisaient aux habitués des salons. Il écrivit des bouts rimés :

(1) Lettre du 12 décembre 1689.

(2) L. 448.

(3) Cf. R., 16 ; et XLVIII, mais avec la variante de L. 389.

Caché sous un auvent où j'ay passé la nuict,
N'ayant pour matelas que trois cordons de natte,
Au milieu des chevaux, des carosses, du bruit,
D'une main je t'escris, de l'autre je me gratte.

J'ay perdu mes souliers, mon chapeau, mon habit.
Il faut par tout Paris que mon malheur esclatte;
Je n'ay pas un teston, et l'espoir du credit
Ne me sçauroit flatter d'une vieille savatte.

Les quinze-dessus-dix, les pics et les capots,
Après m'avoir osté le bien et le repos,
M'exposent en public pour but à la misere.

Et ce qui plus me picque en mes ressentimens,
C'est qu'il me reste encore à peine des sermens,
Dont je puisse esclater au fort de ma colere (1).

C'est du Scarron. Mais il sait faire aussi du Benserade et du Voiture. A son tour, après tant d'autres, il paraphrase le fameux sonnet de Job.

Job eut des biens en abondance ;
On le vit en tout prospérer ;
Le ciel voulut les retirer ;
On admira sa patience.

Si toutesfois dans la souffrance,
On le voit un peu murmurer,
Celuy qui meurt sans soupirer
Tesmoigne encor plus de constance.

(1) R. 28.

Dans les plus fascheux accidens,
Il se donna des confidens,
Il n'eut point de maux incurables,

Son tourment ne fut point caché,
On le sceut, on en fut touché ;
J'en connois de plus miserables (1).

Il composa des rondeaux, des énigmes, des stances. Il se mêla aux querelles littéraires ; et, sans craindre la palinodie, on le vit lancer quelque malicieuse épigramme surla *Pucelle* de Chapelain — quand il en parlait entre amis, ou comparer les rares défauts du poëme aux tâches du soleil — quand il en parlait à l'auteur (2).

Il célébra le roi, naturellement : c'était le roi qui tenait la feuille des bénéfices (3). Mais surtout il « fit le langoureux », comme tous les petits poëtes de son temps ; et, par métaphore, il mourut bien des fois. Il mourut pour Célimène (4) :

Je ne me plaindray point, aimable Celimene,
Que vous m'aïez donné de trop severes lois :
Je cours aveuglement à ma perte certaine :
Ma passion le veut ; je fais ce que je dois
. . . . . .

Quoy que vous deffendiez la plainte et l'esperance,
Il est si glorieux d'estre vostre martyr,
Que de mourir pour vous tient lieu de recompense.

(1) L. 385.
(2) Voir les sonnets VII et VIII.
(3) Voir les sonnets XXXIV-XXXVI.
(4) R. 7.

Il mourut pour Iris (1) :

Je voudrois bien, Iris, cacher que je vous aime ;
Le respect me l'ordonne; et toutefois j'ay peur
Que mes tristes soupirs et mon visage blesme
Ne trahissent enfin le secret de mon cœur.
.....

(Vous m'exilez, continue-t-il) ;

Par mon esloignement, il faudra que je meure ;
Ne croiez pas, Iris, que je sois fort puny :
Quand j'estois près de vous, je mourois à toute heure.

Il mourut pour Caliste (2) :

Caliste, vos rigueurs ont lassé ma constance.
J'ay peine à me connoistre, en l'estat où je suis :
Sans beaucoup de chagrin, je souffre votre absence,
Et loin de vous chercher, cruelle ! je vous fuis.
.....

Je ne soupire plus au moins, pour une ingrate.
Mais, de quelque douceur dont mon âme se flatte,
Je vivois plus heureux quand je mourois pour vous.

Il apostropha, selon toutes les règles, ses soupirs (3) :

Soupir impatient, que prétendez-vous faire ?
Vous m'irez deceler, quand vous serez party.
Iris pourra s'en plaindre. Arretez, temeraire !
Au moins, ne dites pas que j'y ai consenti.

---

(1) R. 8.
(2) R. 33.
(3) R. 5.

Vous pensez l'attendrir, vous ferez le contraire :
Son orgueil, jusqu'icy ne s'est point dementy.
Mais non, faites du bruit. Si je vous ay fait taire,
Soupir, desjà cent fois je m'en suis repenty, etc.

Il fit de la mythologie galante (1) :

Philis prit d'un chasseur l'habit et l'equipage
Et fut courre un sanglier, qu'elle tint de si près
Que jamais il ne put eschapper à ses traits ;
Son adresse parut égale à son courage.

Les nymphes de ces lieux qui virent son visage
Soupirerent d'amour pour ses charmants attraits ;
Diane se cacha dans le fond des forets,
Les Faunes, les Sylvains lui rendirent hommage...

(Et quand Vénus, attirée par le bruit, descendit du ciel) :

Elle vit que Philis estoit une deesse
Qui venoit luy ravir le prix de la beauté.

Mais, dans tout cela, il n'y a pas un atome de sensibilité véritable ; et l'on sent trop bien que c'est un pur jeu (2). Il faut faire exception pour les pièces dédiées à Madame de Sévigné et à sa fille, où, sous l'amour feint, paraît l'amitié sincère, et peut-être aussi pour les deux morceaux suivants, dont la fin paraît assez émue :

---

(1) R. 9. — Cf. IX.
(2) Cf. II, XXX, XXXI, etc.

I

Pour quelques legeres douleurs (1)
Dont je ne me plaignis qu'à peine
Un jour, auprès de moy, je vis verser des pleurs
A la jeune et fiere Climene.
Lors je luy dis en soupirant :
« Si je souffrois pour vous quelque mal bien plus grand
Y pourriez-vous estre sensible ? »
La belle changea de couleur.
Helas ! seroit-il bien possible
Que son émotion eust esté jusqu'au cœur ?

II

Iris, (2) triste et chagrine, en son lit retenüe,
Me contoit, l'autre jour, ses maux les plus pressans.
Ah ! que je fus touché de voir ses jeunes ans
Menacés d'une fin qui m'estoit imprevüe !

Ma tendresse luy plut ; et son âme abattüe,
Jusque-là peu sensible aux peines que je sens,
Me laissa rencontrer dans ses yeux languissans
La pitié, que j'avois si longtemps attendüe.

A travers ma douleur, je fis luire mon feu.
La belle s'en plaignit, et me plaignit un peu,
Incertaine, et n'osant l'allumer ny l'esteindre.

Nos cœurs, sans s'esclaircir, prirent croïance entre eux.
Sitost qu'elle me plaint, je ne suis guere à plaindre :
Quand on se plaint ensemble, on n'est pas malheureux.

(1) R. 44.
(2) R. 20.

Mais, malgré ces « réussites » passagères, on sent bien que là n'est pas le vrai mérite de Saint-Pavin. Ce n'est pas par le cœur qu'il vaut, c'est par l'esprit. Que l'on parcoure dans ce recueil ses sonnets, — surtout les sonnets en vers de huit syllabes — et ses madrigaux ou ses épigrammes, on verra comme la pointe en est finement aiguisée, comme la chute en est amenée avec art et avec grâce. Visiblement c'est pour les derniers vers et pour le trait ingénieux, piquant, subtil, qui les termine, que Saint-Pavin a composé chacune de ces pièces.

Du reste, il connaissait sa valeur. Il la surfaisait peut-être un peu (1). Nous venons de le voir qui se vantait de réussir en vers comme en prose (2) ; il déclare ailleurs que ses vers vivront plus que ceux des improvisateurs (3), et il lui arrive de reprendre le thème qu'avait traité Corneille dans ses stances grondeuses à Marquise :

> Votre fleur desjà se flestrit ;
> Et l'on verra durer plus qu'elle
> Les sonnets que ma plume escrit (4).

Il y a du vrai. Et Sainte Beuve n'hésite pas à rendre au spirituel bossu la justice qu'il se rendait lui-même : « Saint-Pavin..... a du prix comme poëte » (5).

---

(1) Il n'aimait pas la critique. Voir sa riposte à Tircis, pièce XLII.
(2) Cf. son portrait, plus haut.
(3) Cf. pièce LXII.
(4) Cf. sonnet XXV.
(5) *Portraits de femmes*, 361.

III

Qu'avec son esprit Saint-Pavin ait été goûté dans les salons, rien n'est plus naturel. Mais voici le curieux et, pour qui ne connaîtrait du XVIIe siècle que son décor officiel, l'invraisemblable. Cet homme qui cumula plusieurs dignités ecclésiastiques, qui reçut les faveurs du roi, qui fut lié avec Madame de Sévigné et Madame de Grignan, ce même homme faisait profession ouverte d'immoralité grossière. Non seulement ses amis et lui-même affichaient de mauvaises mœurs ; mais il écrivait et faisait circuler des poëmes dignes du *Parnasse satyrique* (1) et il se vantait d'avoir mérité le surnom de « Roi de Sodome » (2). L'on ne faisait qu'en rire, ou tout au moins on fermait les yeux.

Le pire, c'est que ce n'était point là égarements passagers de jeunesse ; ce n'était point emportements irréfléchis des sens : c'était le résultat d'une doctrine formelle et formellement énoncée, l'épicurisme. On connaît le mot significatif que Bernier avait dit à Saint-Evremond (3) : « L'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché ». Saint-Pavin n'hésite pas à le répéter à la « jeune Iris ». Vous avez, lui dit-il, étant jeune et belle, « un trésor caché ».

Mais ne pas le mettre en usage.
Croïez-moi, c'est un grand péché.

---

(1) On n'en trouvera naturellement point ici. -- Cf. Lachèvre (Volume cité et cahier supplémentaire).

(2) L. 429.

(3) Cf. Lanson. *Origines et premières manifestations de l'esprit philosophique. (Revue des Cours et Conférences*, 1907-1908, II, p. 409, sqq.).

La nature, qui vous le donne,
Veut qu'on s'en serve ; amour l'ordonne :
Il faut leur obéir enfin (1).

En termes plus voilés, il répète la même chose à Mademoiselle de Sévigné (2). En termes des plus nets, il le répète à ses amis Saint-Germain et le marquis de Jarzay. Tu vis, dit-il au premier, à l'écart et à l'abri des lois.

Là, ton génie, avec raison,
A mis tes sens à l'abandon
De tout ce qui leur fait envie ;
Et franc de crainte et de desirs
On t'y voit goûter les plaisirs
Où la nature te convie (3).

Et au second, plus dogmatiquement :

Guéry ton esprit des fatigues
Que te causerent les intrigues,
Et te donne entier aux plaisirs
Qui seront selon tes désirs.
N'écoute guère la morale.
La Nature, plus libérale,
Nous accorde le plus souvent
Cent choses que l'on nous defend,
Elle seule, dans son grand livre,
Nous enseigne comme il faut vivre :
Suivons-le donc ! (4)

(1) R. 25.
(2) Cf. LII, strophes 6-8.
(3) R. 89.
(4) L. 443.

Voilà qui est clair : c'est une négation catégorique des principes mêmes de la morale chrétienne. C'est la loi de la bonne Nature opposée à la loi du Christ. Du même coup sont niés les dogmes eux-mêmes. Saint-Pavin, et ceux que la « raison » avec lui « tient liés « (1) font peu de mystère de leur incrédulité totale. Le « libertin » Lully lui écrit (2) :

Cher Saint-Pavin, j'admire ta vieillesse
Quand je la vois libre de tous remors ;
Que pas à pas elle suit ta jeunesse
Dans les plaisirs de l'esprit et du corps ;
Et que la mort ny la vie éternelle
Ne la touchent ni troublent ta cervelle.

Lui-même, il célèbre à la fois la décrépitude de son corps et l'immuable indifférence de son âme :

Tirsis (3), je sens à mon dommage
Que nos sens s'emoussent enfin :
Des plaisirs j'ay perdu l'usage
Et je n'ay plus le goût si fin... (4).

Mon esprit baisse et se relasche,
Rien ne me plaist, rien ne me fasche,
Sans regret je me vois finir.

L'indolence fait mon estude ;
Je n'ay pas mesme inquietude
Pour les choses de l'avenir.

(1) Cf. plus haut, *portrait*.
(2) L. 427.
(3) R. 15.
(4) Ici un quatrain digne du « Ro de Sodome ».

Sans doute, une fois aumônier du roi, on le voit assister aux sermons du général des Feuillants Dom Roger Cosme, pour l'avent de 1666 et le carême de 1667. Mais ce sont pures formalités et sacrifice aux obligations extérieures de sa dignité nouvelle. Il ne change pas. Il rit même des incertitudes de son ami des Barreaux, indévot quand il se porte bien, repentant dès que survient la maladie.

Tirsis tremble (1). Il est incertain
Quel doit être un jour son destin.
Il change à tout moment de vie :
Malade, il est homme de bien,
En pleine santé, grand impie,
Mort, il craint de n'estre plus rien.
Que je plains son inquietude !
C'est en vain qu'il pretend connoistre le futur :
Qu'il mette toute son estude
A joüir du present : c'est tousjours le plus sûr.

En revanche, quand d'autres, plus fermes, sont restés jusqu'au bout dans l'incrédulité finale, il les loue et vante leur courage. Blot (2) meurt-il ? Saint-Pavin laisse entendre à mots couverts qu'il n'a « jamais douté » du néant. Mais ailleurs, quand il l'appelle Damon, il ne dissimule plus (3) :

Damon n'est plus. Qu'il eut de charmes,
Que son esprit fut éclairé !
Après qu'il eut vu son curé,
Il mourut ferme et sans alarmes :
On fait preuve de sa vertu,
Quand on meurt comme on a vecu.

(1) L. 365.
(2) LXVI. — Sur Blot, cf. Perrens. *Les libertins en France au XVIIe siècle*, p. 103-105.
(3) L. 467.

Après cela, on peut penser ce qu'on voudra de sa mort à lui-même et des sacrifices qu'il fit pour obtenir l'absolution. Il est permis de ne point avoir confiance.

Comme on comprend alors la colère et l'indignation de Pascal, quand il s'emporte et apostrophe les incrédules qui font les fiers et bravent Dieu ! Ce n'était pas contre une impiété imaginaire qu'il s'élevait de la sorte : c'était contre les Saint-Pavin de son temps. Car nul n'ignorait alors ses principes de religion et de morale. Quand parut, en 1666, le « *Recueil contenant plusieurs discours libres et moraux en vers et un jugement en prose sur les sciences où un honneste homme peut s'occuper* », l'auteur — c'était Boileau — écrivait dans le *Deuxième discours* (1) :

... On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,
Le pape devenir un zélé huguenot,
Sainte-Beuve jésuite et Saint-Pavin dévot.

Et plus loin :

Mais enfin, je ne puis, sans horreur et sans peine,
Voir le Tibre à grands flots se mesler dans la Seine,
Et traîner dans Paris ses Momes, ses Farceurs,
Sa langue, ses poisons, ses crimes et ses mœurs,
Et chacun avec joye, en ce temps plein de vice,
Des crimes d'Italie enrichir sa malice.
Car un vice admirable, en ce siècle tortu,
N'est pas vice, ains plutôt est la mesme vertu.
Il en faut de nouveaux, et que leur ame impure
Dans ses sales horreurs outrage la nature,
Et, par un crime horrible, execrable, odieux.

(1) Cf. L. 421 sqq. — Ces deux passages ont été modifiés et atténués par Boileau. — Le *Jugement sur les sciences* est de Saint-Evremond.

Merite encor le feu qu'on vit tomber des cieux,
Quand ce Dieu foudroyant, que craint la terre et l'onde
Vint vanger la nature aux yeux de tout le monde.
Mais chascun, en dépit de la Divinité,
Croit joüir de son crime avec impunité ;
Car, de penser qu'un jour la céleste puissance
Doit punir le coupable aux yeux de l'innocence,
Et qu'il est une vie au-delà du trepas,
C'est ce qu'à la bavette un enfant ne croit pas...

L'allusion au « Roi de Sodome » (et à ses amis) était claire. Elle était si claire qu'il s'y reconnut et commença dès lors avec Boileau une guerre d'épigrammes (1). Et Boileau, d'ailleurs, ne nia point l'allusion, puisqu'il la renouvela encore dans cette même guerre :

Alidor, assis dans sa chaise,
Medisant du ciel à son aise,
Peut bien medire aussi de moy.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

Ainsi, l'immoralité, l'impiété de Saint-Pavin étaient publiques ; et jamais il ne fut inquiété ; bien plus, jamais il ne baissa dans l'estime d'une personne comme Madame de Sévigné ! N'est-ce point là une révélation significative sur ce qu'on pourrait appeler le « sous-sol » du XVIIe siècle, du siècle chrétien par excellence ?

(1) Cf. XXXIII, LIV, LXIII et L. 427.

Mais ces graves réflexions, si elles sont nées à l'occasion de Saint-Pavin, le dépassent peut-être. Il ne fut en somme qu'un disciple ; il ne faudrait pas en faire un docteur de la licence et de l'incrédulité. Prenons-le seulement comme homme d'esprit. Il en a : du faux parfois, mais aussi du vrai. Et peut-être goûtera-t-on certaines de ses pièces : peut-être, avec Sainte-Beuve, les trouvera-t-on « jolies » et « aiguisées » (1).

G. MICHAUT.

Juillet 1911.

---

(1) *Portraits de femmes, l. c.*

(2) Les pièces de ce volume se suivent, en général, dans l'ordre du *Recueil complet*. On a seulement mis dans leur groupe (les sonnets avec les sonnets, les épigrammes avec les épigrammes) les quelques pièces supplémentaires, recueillies après coup, qui terminent le *Recueil complet* ou celles que M. Lachèvre a publiées pour la première fois.

SONNETS

I

Quand, d'un esprit doux et discret,
Tousjours l'un à l'autre on defere;
Quand on se cherche sans affaire,
Et qu'ensemble on n'est point distrait;

Quand on n'eut jamais de secret
Dont on se soit fait un mystère;
Quand on ne songe qu'à se plaire;
Quand on se quitte avec regret;

Quand, prenant plaisir à s'escrire,
On dit plus qu'on ne pense dire,
Et souvent moins qu'on ne voudroit:

Qu'appellez-vous cela, la belle?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

II

On me l'avoit bien dit, qu'on ne peut s'en deffendre!
Pour elle, on n'a pas moins de respect que d'amour;
Son esprit sçait à tout donner un si beau tour
Qu'au premier entretien je me laissai surprendre.

Si je retiens mon feu caché dessous la cendre,
Je ne puis me flatter de la toucher un jour;
Prétendre hautement de luy faire la cour,
C'est estre peu discret et beaucoup entreprendre.

Ainsy, l'ame en desordre, interdit, et confus,
Je veux, — et n'ose pas hasarder un refus:
Je languis incertain auprès de cette belle.

Parlez-luy, mes soupirs. — Non! ne luy dittes rien:
Elle se connoist trop; Amarante sçait bien
Que, sitost qu'on la voit, il faut brusler pour elle.

III

J'ay beau jurer, j'ay beau vous dire
Que vos yeux causent mes tourmens,
Iris, vous ne faites que rire
De ma peine et de mes sermens.

Cependant vous aimez à lire
Les poëtes et les romans,
Et souvent votre cœur soupire
D'y voir de malheureux amans.

Vous recevez avecques joye
Les romans que je vous envoye;
— Et mon billet est rebutté.

Que vous estes peu raisonnable!
Vous estes seule que la fable
Touche plus que la verité.

IV

Cesse de plaindre ma souffrance,
Tirsis! ton desplaisir ne sert
Qu'à donner plus de violence
Au cruel chagrin qui me perd.

Mon mal trompe la connoissance
Du medecin le plus expert;
Il est tout autre qu'on ne pense,
Il est plus grand et plus couvert.

Comme toy, la belle Silvie
Fait des vœux au Ciel pour ma vie,
Et tesmoigne assez qu'elle craint.

Ma douleur la rend abattue;
— Et cette belle qui me plaint
Est la cruelle qui me tue!

V

Que je cheris ta compagnie,
Tircis. Je te cherche en tous lieux;
Tes entretiens capricieux
Font les delices de ma vie.

Avec tout autre je m'ennuye;
Jamais personne ne sceut mieux
Accommoder au serieux
La delicate raillerie.

Quand tu nous parles de la foy,
Ceux qui doutent croient en toy :
Tes raisons nous sont des oracles.

Et si pour les honnestes gens
Il se peut faire des miracles,
C'est de toy que je les attens.

VI

Quand près de moy vous avez cru
Passer pour femme fort modeste,
Vostre esprit s'est un peu deceû,
Caliste, je vous le proteste.

De mesme, quand vous m'eustes veû,
Mon defaut vous fut manifeste;
Pour faire que j'aye deplu,
Je scay bien que j'en ay de reste.

Toutefois, pour s'entr'obliger,
Nos cœurs ont feint de s'engager,
Et le mien invita le vostre.

Nous ne sommes pas malheureux
De nous entretromper tous deux,
Sans nous tromper ny l'un ny l'autre.

VII

Sur la « Pucelle »

Je vous diray sincerement
Mon sentiment sur la « Pucelle ».
— L'art et la grace naturelle
S'y rencontrent également.

Elle s'explique fortement,
Ne dit jamais de bagatelle,
Et toute sa conduite est telle
Qu'il la faut loüer hautement.

Elle est pompeuse; elle est parée;
Sa beauté sera de durée;
Son éclat peut nous eblouir.

.... Mais enfin, quoiqu'elle soit belle,
Rarement on ira chez elle,
Quand on voudra se divertir.

VIII

Sur la « Pucelle »

Tu fais l'entretien des ruelles,
Chapelain ; tu t'es attiré,
Par ton livre tant desiré
Beaucoup d'estime et cent querelles.

Ceux dont les censures cruelles
Injustement t'ont dechiré
De jalousie ont soupiré
D'y trouver des fautes si belles.

Les grands hommes, dans tous les temps,
Furent en butte aux ignorans :
Nous t'en voions servir de preuve.

Ton docte ouvrage est sans pareil.
Console-toy. Mesme il se treuve
Quelque tache dans le soleil.

IX

Un jour, la reine de Cithere
Sans carquois rencontrant son fils,
Luy demanda, toute en colere :
« Où sont tes traits? Qui les a pris? »

Cet enfant qui craignoit sa mere
Luy dit : « Hier, la jeune Iris
« Me les demanda, pour en faire
« Une conqueste de haut prix.

« Elle avait vostre air et vos charmes;
« Trompé, je luy donnay mes armes.
« J'ay merité vostre courroux;

« Mais l'erreur est peu criminelle :
« Tout autre, la voyant si belle,
« L'eust, comme moy, prise pour vous. »

X

Pour Mme de Sevigné

Sapho (1), faisant une peinture
De l'héroïne de ce temps,
Croit l'obliger ; mais, à mon sens,
Son pinceau luy fait une injure.

Sans doute une vertu si pure
N'est pas matiere de romans :
Pour exprimer ses agrémens
L'art baisse et cede à la nature.

De grands eloges entassez
En disent trop et pas assez.
Elle auroit mieux fait de se taire ;

Clarinte a de divins appas,
Et son merite est un mystere
Qu'il faut croire, et n'expliquer pas.

---

(1) *Clélie*, partie III.

XI

Pour Mme de Sevigné

Quand on dit que Clarinte est belle,
Que son entretien est charmant,
Qu'elle a la grace naturelle,
Que du siecle elle est l'ornement,

Ce grand eloge qu'on fait d'elle
Me donne peu d'estonnement.
Mais, quand on dit qu'elle est fidelle,
Je soupire secretement.

Je vois que son ame engagée
Ne sçauroit estre partagée,
Quoy que je fasse desormais.

Mon malheur n'est-il pas extresme?
Son merite veut que je l'aime,
Et qu'elle ne m'aime jamais.

XII

Quittez ceste devote humeur,
Ne faites plus tant la mauvaise :
A vostre age, sainte Thérèse
N'offroit pas à Dieu tout son cœur.

A soixante ans, un Directeur
Presche les gens bien à son aise;
Vous n'en n'avez que quinze ou seize :
Trop tost le diable vous fait peur.

Me deffendre que je vous aime,
C'est vous faire tort à vous-mesme;
Malgré vous, je vous aimeray.

Rarement la jeunesse est sage.
— Quand vous serez un peu sur l'age,
Alors, je vous obéiray.

XIII

Iris, je vous aime; on le sçait;
Vostre rigueur continuelle
Me for[ça] d'estre peu discret;
Je me suis plaint, plaignez vous d'elle.

Ne blasmez point ce que j'ay fait :
D'une amour si pure et si belle
On peut descouvrir le secret,
Sans vous faire voir criminelle.

Cependant un parent jaloux,
Qui voit les soins que j'ay pour vous,
En juge mal, et se meconte.

Je sçay qu'il n'en parle pas bien.
Mais la medisance, — à ma honte, —
Est plus discrete, et n'en dit rien.

XIV

Cléon, faux en tout ce qu'il fait,
Chez les beuveurs à toute outrance
Fait le sobre, et du peu qu'il sçait
Fatigue toute l'assistance.

A table, ailleurs (1), quand on le met
Sur quelque haut point de science,
En homme prudent il se taist,
Et prend du vin en abondance.

On juge à peine ce qu'il est;
Chaque jour, selon qu'il luy plaist,
Il prend differente figure.

Son foible ne m'est point caché :
Il est adroit dans l'imposture,
Mais ny sçavant, ny desbauché.

---

(1) C'est-à-dire : dans une autre compagnie.

XV

N'escoutez qu'une passion ;
Deux ensemble, c'est raillerie !
Souffrez moins la galanterie,
Ou quittez la devotion.

Par tant de contradiction
Vostre conduite se decrie ;
Avec moins de bizarrerie,
Suivez votre inclination.

Iris, chacun se met en peine
De vous voir tousjours incertaine
Sans sçavoir à quoy vous former.

Vous finirez comme une sotte :
Vous ne serez jamais devote,
Vous ne pourrez jamais aimer.

XVI

Pourquoy venez-vous en ce lieu
Importuner nostre madone?
A quoy pour vous est-elle bonne?
Vous estes si bien avec Dieu!

Qu'est-il arrivé depuis peu?
Je sçay que vous n'aimez personne;
Le Directeur qui vous talonne
Vous force-t-il d'en faire un veu?

Ce fameux medecin des belles
N'a l'emetique que pour celles
Qui vivent libertinement;

Vostre vertu le desespere :
Se confesser — et ne rien faire,
C'est abuser du sacrement.

XVII

Tel que vostre humeur le souhaite,
Un bonhomme (1) estoit vostre amant :
Il vous servoit fidelement ;
Sa flame estoit pure et discrette.

Vous allez en estre defaite :
Vostre cruel eloignement
Va mettre dans le monument
Et son amour et sa lunette.

Amarante, ne tirez pas
Avantage de son trespas ;
Peu de gloire vous en demeure.

Vostre départ le fait périr ;
Mais, en le differant d'une heure,
De vieillesse il alloit mourir.

---

(1) « Bonhomme » : vieillard. — Ne s'agit-il pas ici de Chapelain, qui faisait profession d'être amoureux de Mme de Sévigné ?

XVIII

Iris a la taille mignonne,
L'air noble et le beau tour d'esprit;
L'on ne voit rien de mieux escrit
Que ce que sa plume nous donne.

Elle est genereuse, elle est bonne,
Modeste en tout ce qu'elle dit;
La vertu jamais ne se fit
Plus respecter qu'en sa personne.

Parmi tous ces talens si beaux,
Elle se cherche des défauts.
Et souvent mesdit d'elle-mesme.

On n'y trouve rien à blasmer;
Chascun l'admire, chascun l'aime;
Elle seule ne peut s'aimer.

XIX

Iris, qui m'escrivoit sans cesse,
Vit avec moy tout autrement.
Est-ce negligence ou paresse
Qui fait naistre ce changement ?

Est-ce qu'elle a moins de tendresse ?
Est-ce caprice seulement ?
Est-ce fierté, mepris, adresse ?
Est-ce un nouvel engagement ?

Est-ce chagrin ? Est-ce colere ?
Est-elle lasse de me plaire ?
Est-ce qu'elle veut m'oublier ?

C'est tout ensemble, plus j'y pense :
Ce qu'elle n'ose publier,
Elle le dit par son silence.

XX

Pour Mme de Sevigné

Clarinte, à qui toute la Cour
Rend un respectueux hommage,
Des plus illustres de nostre age
Reçoit des billets chaque jour.

Qu'ils soient ou d'intrigue ou d'amour,
Jamais la belle ne s'engage,
Et ne leur donne autre avantage
Que de les lire tour à tour.

Quelquefois, elle prend la plume.
On croiroit, selon la coustume,
Qu'elle rend billet pour billet.

A toute autre chose elle pense!
Veut-on savoir ce qu'elle fait?
Elle n'escrit que sa despense.

XXI

Iris, ainsy que les novices,
Croit tout avec simplicité,
Fuit les plaisirs comme des vices
Qui sentent la fragilité.

Jamais des amoureux caprices
Son esprit ne fut agité,
Les soins, les respects, les services,
N'ébranlent point sa fermeté.

Sa vertu partout est connüe.
Mais j'en doute, après l'avoir veüe
Pleurer aux pieds d'un confesseur.

De quoy se repent ceste belle?
C'est assurement que son cœur
N'est pas bien d'accord avec elle.

XXII

Peux-tu bien tarder un moment!
Reviens accomplir ta promesse;
Chascun sçait combien ta paresse
Me vole de contentement.

O Dieux! qui voiez mon tourment
Dans l'attente de ma déesse,
Hastez le temps, qui, de vieillesse,
Marche, à mon gré, trop lentement.

Les heures me sont des journées;
Les jours me durent des années;
Attendant trois mois son retour,

J'ay passé cent ans de ma vie!
Et toutesfois, je meurs, Silvie,
Moins de vieillesse que d'amour.

XXIII

Sans ressource à ce coup, le malheur me terrasse ;
Je vois bien, mais trop tard, que le jeu m'est fatal.
Je ne puis résister à mon destin brutal ;
Chers amis, c'en est fait : il faut quitter la place.

Au moins, souvenez-vous que j'ai frayé la trace
Par où les gens de biens s'en vont à l'hospital :
Qui sçait bien despenser et n'emprunte pas mal
Ne doit pas s'affliger de porter la besace.

Je ne suis plus nourry que par mes créanciers,
Qui taschent, pour tirer payment de leurs deniers,
De me faire survivre à tous ceux dont j'herite.

Que mes jours sont suivis d'une bizare fin !
Les dettes me font vivre ; et, quand je seray quitte,
Je prévois qu'il faudra que je meure de faim !

XXIV

Sur l'abbé de Fiesque

Abbé, vous avez la naissance,
La bonne mine, et l'air des grands:
Ces avantages apparents
Cachent un peu d'insuffisance:

Mais la longue perseverance
A ne rien dire de bon sens
Fait enfin descouvrir les gens :
Vous devez garder le silence.

Pour rendre parfait vostre corps
Nature fit tous ses efforts,
Et se donna tant d'avantage.

Que celuy qui forma l'esprit
En fut jaloux, et de despit
Refusa d'achever l'ouvrage.

XXV

Ne faites point tant la cruelle;
Vostre froideur hier me surprit.
Iris, si vous passez pour belle,
Je passe pour homme d'esprit.

Tousjours vous ne serez pas telle;
Vostre fleur desjà se flestrit;
Et l'on verra durer plus qu'elle
Les sonnets que ma plume escrit.

Du moins je vois la chose egale.
Il est vrai que, fort liberale,
Vous m'avez donné de l'amour;

Je m'en tiens vostre redevable.
Rendez vous un peu plus traitable:
Je pourray m'acquiter un jour.

XXVI

Tout le monde sçait que je t'aime;
Je te l'ay dit; si tu le crois,
La justice que tu me dois
T'engage à me traitter de mesme.

Mes soupirs, mon visage blesme,
Les tristes accents de ma voix,
Ne te parlent tous à la fois
Que de ma passion extresme.

As tu besoin d'austres tesmoins?
Regarde mes respects, mes soins :
N'en est ce pas assez, Climene?

Veux tu m'obliger à mourir?
Ne vas pas si viste, inhumaine,
Je ne suis pas las de souffrir.

XXVII

A Ninon de Lenclos

Je commence à vous mescognoistre (1);
Vous me fuiez, ingrate. Hé quoy!
Vostre cœur si tendre, pour moy
Seul pourroit-il ne le pas estre?

Je crains bien que ce petit traistre
Ne m'ait desjà manqué de foy.
On le croit souvent tout à soy,
Qu'on n'en est pas longtemps le maistre.

Le changement vous est si doux,
Que, quand on est bien avec vous,
On n'ose s'en donner la gloire.

Celuy qui peut vous arrester
A si peu de temps pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

---

(1) C'est-à-dire : à ne plus vous reconnaître. à ne plus vous voir pour moi telle que vous étiez.

XXVIII

Il ne faut point tant de mistere;
Rompons, Philis, j'en suis d'accord.
Je vous aimois, vous m'aimiez fort,
Cela n'est plus : sortons d'affaire.

Un vieil amour ne sçauroit plaire;
On voudroit qu'il fust desjà mort;
Quand il languit et qu'il s'endort,
Il est permis de s'en deffaire.

Ce n'est plus que dans les romans
Qu'on voit de fideles amans;
L'inconstance est plus en usage.

Si je vous quitte le dernier,
N'en tirez pas grand avantage :
Je fus desgousté le premier.

XXIX

Pour Mme de Sevigné

Quand on dispute de l'age
Des plus aimables du temps,
Pour Clarinte on se partage,
Sitost qu'elle est sur les rangs.

L'un dit qu'elle a le visage
D'une fille de quinze ans;
L'autre luy croit davantage,
A luy voir tant de bon sens.

Sans decider la querelle
Rendons justice à la belle,
Traitons-la comme les dieux :

On les sert, on les adore,
Et l'on ne sçait pas encore
S'ils sont ou jeunes ou vieux.

XXX

Aimer avec attachement (1)
Est tousjours d'une ame petite ;
La defiance du merite
Fait la constance d'un amant.

L'amour craint tout engagement,
Il ne peut souffrir de limite.
Qui veut le captiver, l'irrite :
Il ne se plaist qu'au changement.

Ce tyran, sans choix de personne,
Aspire à plus d'une couronne,
Et veut joüir du bien d'autruy.

Ce qu'il possede l'importune ;
Il ne met sa bonne fortune
Qu'en tout ce qui n'est point à luy.

---

(1) « Avec attachement » : avec un engagement réciproque, qui lierait la personne aimée à l'amant, comme l'amant à elle, — par suite : sans cette crainte qui « fait la constance ».

XXXI

Amans, qui vous plaignez sans cesse
De trouver peu de seureté
Dans les faveurs d'une maistresse
Qui de tous temps a coqueté,

Scachez qu'un plus grand mal me presse.
Je sers une injuste beauté,
De qui mes soins et ma tendresse
Jusqu'icy n'ont rien merité.

Pour tous egalement cruelle,
Je ne puis rien esperer d'elle
Qui flatte un peu ma vanite;

Trop heureux si, l'aiant servie,
Je pouvois en toute ma vie
L'accuser d'infidelité.

XXXII

A Madame la Marquise de...

Changez l'air de vostre entretien,
Ou permettez que je vous quitte.
La fade complaisance irrite;
Sourire à tout n'oblige en rien;

Également dire du bien
D'une chose bien ou mal dite,
Pour establir vostre merite
Me paroist un foible moïen;

C'est toutesfois vostre methode.
Il n'est rien de plus incommode
Qu'une loüange à contretemps :

J'aime beaucoup mieux qu'on me fronde.
Qui tasche à plaire à tout le monde
Ne plaist guere aux honnestes gens.

XXXIII

Contre Despréaux (1)

Silvandre, monté sur Parnasse,
Avant que personne en sceut rien,
Trouva Regnier avec Horace,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix et de mauvaise grace,
Il pilla presque tout leur bien ;
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poëtes,
Dans ses satyres indiscretes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En verité, je luy pardonne :
S'il n'eust mal parlé de personne,
On n'eust jamais parlé de luy.

(1) On a attribué cette pièce à Chapelain (Cf Georges Collas, *Jean Chapelain*, 458). — Ce n'est guère le style de la *Pucelle*.

XXXIV

Au Roy

Acheve d'abattre l'Espagne ;
Suivy de tes fameux guerriers,
Dans la Flandre prens tes quartiers,
A la honte de l'Allemagne.

La Victoire, qui t'accompagne,
Te cueille partout des lauriers.
Ce que n'ont pu tes devanciers
Tu l'as fait dans une campagne.

L'Anglois, au bruit de tes hauts faits,
Tremblant, te demande la paix,
Sitost qu'au combat tu t'apprestes.

Dans l'Europe tout est soumis.
Si tu veux pousser tes conquestes,
Fay-toy de nouveaux ennemis.

XXXV

Pour le Roy

Alerte, messieurs les poëtes !
Le Roy doit arriver demain ;
La Victoire, au bruit des trompettes ;
Le rameine dans Saint-Germain.

Il faut, paresseux que vous estes,
Graver sur le marbre et l'airain
Cent belles choses qu'il a faittes,
Et toutes l'espée à la main.

Il fera bien d'autres conquestes !
Tenez des rimes tousjours prestes ;
De vostre honneur soiez jaloux :

A la teste de son armée,
Il fait marcher la Renommée ;
Elle ira plus viste que vous.

XXXVI

Bannissons de nostre memoire
Les heros des siècles passez.
Dans le temple de la Victoire
Leurs grands noms sont presque effacez.

Avec audace dans l'histoire
Ces demy-dieux s'estoient placez;
Mais Louis, tout couvert de gloire,
Les en aura bientost chassez.

L'Europe, pour luy trop petite,
Ne pourra servir de limite
A ses ambitieux projets.

Il ne scauroit se satisfaire
Qu'il n'acheve, par ses hauts faits,
Tout ce qu'il leur restoit à faire.

XXXVII

D'une troupe de jeunes fous
Iris se trouvant accablee,
Pour guerir mon esprit jaloux,
Chez elle aux champs s'en est allée.

Ce depart, qui les surprit tous,
Rassura mon ame troublée;
Mais, absent d'un objet si doux,
Je sens ma peine redoublée.

Seul coupable de tous mes maux,
En me vengeant de mes rivaux
Je me suy vengé sur moy-mesme.

Mes plus doux plaisirs sont perdus;
Elle fait bien voir qu'elle m'aime,
Mais, helas! je ne la vois plus!

XXXVIII

Je sers une ingratte maistresse
Qui tous les jours change d'humeur.
Elle m'avoit promis son cœur,
Et n'a pas tenu sa promesse.

Pour mon rival elle s'empresse,
Partout elle s'en fait honneur;
Elle m'ecoute avec froideur,
Et respond mal à ma tendresse.

Ce procédé capricieux
Me fait enfin ouvrir les yeux :
Je vois qu'elle m'est infidelle.

Ces mesmes yeux, sans me guerir,
Me disent aussi qu'elle est belle ;
Et c'est ce qui me fait mourir.

XXXIX

Mon amour est desraisonnable,
Iris, vous le devez bannir.
Vous ne sçauriez trop le punir :
C'est un enfant insuportable.

Il vous tourmente, il vous accable,
Il veut seul vous entretenir ;
Vous ne sçauriez trop le punir :
S'il ne vous voit, il fait le diable.

Quoy qu'il vous ait cent fois promis
Qu'il seroit discret et soumis,
Il vous a manqué de parole.

Il faut le traitter sans pitié ;
Croïez moy, c'est un petit drole
Qui ne fait rien par amitié.

XL

Iris, qu'autrefois à vous voir
Je passois de douces journées!
Que dans ces heures fortunées
Vos beaux yeux flattoient mon espoir !

Malheureux ! devois-je prevoir
Que mes cruelles destinées
De tant d'esperances données
Quelque jour me feroient deschoir ?

Où sont les sermens, les promesses
Qui m'assuroient de vos tendresses ?
Helas ! que sont-ils devenus ?

Cependant, aimable infidelle,
Vous estes la moins criminelle :
Je vis, et vous ne m'aimez plus.

XLI

Quand à mon age l'on soupire,
Le cœur percé de mille coups,
L'un me plaint et l'autre m'admire
D'avoir des sentimens si fous.

S'il m'estoit permis de leur dire
Que je ne souffre que pour vous.
Loin de condamner mon martire,
Sans doute ils en seroient jaloux.

Je sçay bien que les destinées
Ont mal compassé mes années.
Ne regardez qu'à mon amour;

Peut estre en serez vous esmeüe:
Il est jeune; il n'est que du jour,
Belle Iris, où je vous ay veüe.

MADRIGAUX

XLII

Mon cher Tircis, vous presumez
Un peu trop de vostre science.
Les fautes dont vous nous blamez
Ont plus de grace qu'on ne pense :
C'est quelque chose, et ce n'est rien.
Mais, laissez là votre ferule :
Monmort, — qui fut un ridicule, —
Passoit pour bon grammairien.

XLIII

Tirsis, deux filles de merite
Hier me firent une visite.
L'une me baisa sans façon ;
L'autre me parut toute esmüe,
Et, honteuse, baissant la veüe,
Ne me donna que le menton.

Quel sentiment seroit le vostre?
Leur baiser me fut-il egal?
— Celle qui baisa le plus mal,
A mon gré, baisa mieux que l'autre.

XLIV

Avec quelque chaleur d'esprit,
Un jour, Catin et moy nous nous dismes cent choses.
L'amour ensemble nous surprit,
Et les lis de Catin se changerent en roses;
Ses yeux s'allumerent un peu,
Et les miens languissans temoignerent mon feu;
Nous demeurames sans rien dire,
Egallement embarrassez.
Quand l'un rougit, et que l'autre soupire,
Sans parler on s'explique assez.

XLV

Iris, je suis au desespoir
Que dans mes yeux vous puissiez voir.
Mes passions les plus secrettes.
Je veux l'empescher, je ne puis :
Ils me disent ce que vous estes ;
Ils [vous] disent ce que je suis.

XLVI

Estre sans cesse dans l'eglise,
Passer de couvent en couvent.
Et tesmoigner estre surprise
De ne me plus voir si souvent,
C'est bien injustement me faire une querelle.
Ma passion merite un traitement plus doux :
Pensez à la vie eternelle,
Et me laissez damner pour vous.

XLVII

Sur Chapelain

J'ay vu ce qu'a fait Saint-Germain
Sur la paix et le mariage.
Cette ode est toute de la main
Dont il traça son grand ouvrage.
Partout on le trouve sçavant ;
Et toutefois, assez souvent,
On critique sa poésie.
Il escriroit plus à souhait
S'il oublioit une partie
De cent belles choses qu'il sçait.

XLVIII

A Monsieur le Prince (1)

Quand on parle de vos exploits
Et dans l'amour et dans la guerre,
On vous compare quelquefois
A celuy qui donna des lois
Au[x] maistre[s] de toute la terre.
De vostre honneur je suis jaloux,
Ce parallele me fait peine :
Cesar, à le dire entre nous,
Fut bien aussy galant que vous,
Mais jamais si grand capitaine.

XLIX

Mon medecin, chaque jour,
Sachant que je meurs d'amour
Pour la petite Silvie,
Me dit que, si je la vois
En un mois plus d'une fois,

(1) Condé.

Il m'en coustera la vie.
Je me suis mal menagé;
Vivant au jour la journée,
En quatre jours j'ay mangé
Les douze mois de l'année.

L

Qu'on a de peine à se guerir
D'une amoureuse frenesie!
En vain, quand l'ame en est saisie,
La raison vient la secourir :
Elle a beau conter et nous dire
Qu'un sage jamais ne soupire,
Les amans en font peu de cas.
Ce mal est grand; il est à craindre.
— Mais je trouve bien plus à plaindre
Celuy qui ne le souffre pas.

STANCES

LI

Iris, que les cloches me plaisent!
Que j'aime leurs tristes accords!
Il faut que tous les luts se taisent
Quand elles sonnent pour les morts.
Loin que ma bile s'en allume,
Je ris de ceux qui, par coustume,
Plaignent des gens ensevelis.
On dit pour eux cent patenostres :
Et ce qui fait pleurer les autres,
Me rappelle, au moins, que je vis.

Une douce melancolie
Assoupit peu à peu mes sens.
Tout mes esprits sont languissants,
Moy-mesme presque je m'oublie.
Mon cœur alors est sans desirs,
Je n'ay ny chagrins ny plaisirs,

Je sens mon ame appesantie;
Dans l'indolence elle s'endort,
Et je n'ay, pour marque de vie,
Que celle de n'estre pas mort.

Sur ce sujet qu'il vous souvienne
Qu'un jour vous me dites chez vous
Que vostre humeur estoit la mienne,
Que nous avions les mêmes gousts.
Selon vos manieres, je pense
Que c'estoit plus par complaisance
Que ce n'estoit de bonne foy.
Ayons rapport en autre chose;
Il faut qu'amour vous le propose,
— Je n'ose pas vous dire en quoy.

LII

A Mademoiselle de Sevigné

Iris, qu'estes vous devenue?
En vous perdant, je perds de veüe
Mes plaisirs qui sont les plus doux.
Prenez garde à ce que vous faites,
Et sçachez que je suis jaloux :
Je ne suis pas moins où vous estes
Que quand j'estois auprès de vous.

Vostre santé mal asseurée
Vous a d'avec nous séparée ;
Je compastis à vostre mal.
Donnez à ma longue souffrance
Un sentiment qui soit egal;
Et ne souffrez point que l'absence
Me puisse couster un rival.

Je redoute vostre merite;
Plus il est grand, plus il m'agite
Et tient mon esprit alarmé.
Un cœur noble comme le vostre
Se rend si digne d'estre aimé
Que je tremble tousjours qu'un autre
Autant que moy n'en soit charmé.

Pour flatter ceste inquietude,
Retiré dans ma solitude,
Je consulte ma passion;
Et vois ceste vieille insensée
Chez vous, non sans présomption,
Se tenir trop recompensée
D'y trouver peu d'aversion.

Ceste bonté qu'en vous j'admire
Fait que, sans desire, je soupire.
Si les galans n'aimoient qu'ainsy,
Les remonstrances d'une mere
(Et de quelques oncles aussy),
Quoyque faittes d'un ton severe,
Vous donneroient peu de soucy.

Desprenez-vous de leurs chimeres.
Ce beau don de tant de lumieres,
Que le ciel vous a desparty,
Devroit vous affranchir des chaisnes
Dont vostre esprit assujetty
A desjà souffert tant de peines.
Il est temps de prendre party.

Aimez, Iris, quand on vous aime,
Avec une constance estresme
Et le respect qui vous est deu.
Alors aisement on desmesle,
Pour peu que le bon sens soit cru,
Ce qui n'est qu'une bagatelle,
De ce qu'on doit nommer vertu.

Les sentimens que la nature
Inspire à toute créature
Ont esté suivis de tout temps.
Quoyqu'on vous dise le contraire,
La revolte contre les sens
Est un party que d'ordinaire
Prennent fort peu les jeunes gens.

Tandis que les graces s'empressent
Autour de vous, et vous caressent
Usez bien de tous leurs attraits.
Elles n'aiment que la jeunesse;
L'esprit qui vient toujours après
Ne peut seul, avec son adresse,
Faire autant redouter ses traits.

Mais dieux! quelle est ma frenesie!
Je reviens à ma jalousie,
Je ne sçais plus ce que je veux.
Vous preschant en nouvel apostre,
Peut-estre, contraire à mes vœux,
Je travaille à mestre quelqu'autre
Dans le chemin des bienheureux!

ÉPIGRAMMES

LIII

Caliste, grande façonniere,
Ne paroist jamais ce qu'elle est,
Fait la princesse, est roturiere,
Fait la belle et jamais ne plaist,
Fait la riche et n'a point de rente,
Fait la jeune et passe quarante,
Fait la devote et ne croit rien,
Fait la sçavante sans estude.
Le mestier d'une fausse prude
Est celuy seul qu'elle fait bien.

LIV

Contre Despréaux

Damon, les muses affamées,
Et surtout celles des pedans,
De tout temps se sont diffamées
A force de loüer les grands.
Jadis la tienne plus severe,
Loin de se rendre mercenaire,
Ne pensoit qu'à les insulter.
On m'a dit, Damon, que tu changes.
Quand on leur donne des louanges,
On ne peut guere en meriter.

LV

Que mon destin est rigoureux :
J'ay le corps abbatu, j'ai l'esprit amoureux ;
De ce que l'un voudroit, l'autre n'est plus capable.
Iris peut ecouter mes vœux.
Mais, quand je l'aurois mise au point où je la veux,
Je me croirois plus miserable.

LVI

Je te rends ton livre, Melite;
Quoyque fort long, je l'ay tout lu.
Si tu veux que nous soïons quitte,
Rends-moy le temps que j'ay perdu.

LVII

Léandre, j'ay bien acheté
Le livre que tu m'a presté,
Et pourtant je te le renvoie.
Je l'ay lu fort exactement.
Il ne m'a donné que la joie
De te le rendre promptement.

LVIII

Philis, assise de costé,
Monstroit à demy son visage.
A son œil tout plein de fierté
Mon cœur soudain rendit hommage.
— Sistost que je les vis tous deux,
J'en fus un peu moins amoureux.

LIX

Sans aucun bien, sans parentage,
Sans nul merite et sans appas,
Tircis veut prendre en mariage
Une fille qui ne l'est pas.
On n'en peut deviner les causes,
Sinon qu'elle pense des choses
Fort justes, — au moins à ce qu'il dit.
Oh ! qu'il a de fausses lumières !
— Prendre une femme pour l'esprit,
C'est tesmoigner qu'on n'en a guères.

LX

Dedans l'extresme impatience
Que j'ai d'adorer vos beaux yeux,
Vostre esprit trop devotieux
Fait grand tort à ma conscience.
Desesperé, je meurs d'amour,
Quand vous demeurez tout un jour
Dans ce temple peu favorable.
Silvie, allez moins en ce lieu :
Tandis que vous allez à Dieu,
Vous me faites donner au diable.

LXI

Tisimante me plaist; jamais il ne m'ennuie,
Quand il parle de luy, comme sans cesse il fait:
Ce n'est pas d'un maigre sujet
Qu'il entretient la compagnie.

LXII

Tircis fait cent vers en une heure.
Je vais moins viste et n'ay pas tort.
Les siens mourront avant qu'il meure;
Les miens vivront apres ma mort.

LXIII

Despréaux, faux rimeur, sans génie et sans art,
Pour rymer prend les noms et du tiers et du quart,
Et lâche, sous le sien, satyre sur satyre.
Il ne voit pas, tant il est sot,
Que, si quelque chose y fait rire,
Son nom seul en est le bon mot.

RONDEAU

LXIV

Quoy! me voïant le cœur blessé
Des traits que vos yeux m'ont lancé,
Philis, vous n'en faittes que rire!
Quand pour vous un amant soupire,
N'est-il pas mieux recompensé?
Je me croïois, pauvre insensé,
Dans un poste plus avancé;
Et j'esperois..... je n'ose dire
Quoy.

De vous quitter j'ay balancé;
Mais, à dire vray, j'ay pensé
Que mon mal en deviendroit pire:
Pour empescher qu'on se retire
Vous avez trop de je ne scay
Quoy.

****

CHANSON

LXV

Pressé de cent petits Amours,
Dont il ne pouvoit se deffendre,
Alcandre tenoit ce discours
A son cœur facile à surprendre :
« Gardez bien que ces jeunes fous
Ne se rendent maistres chez vous.

Ces ennemys du genre humain,
Seuls autheurs de vostre misere,
Tenans un flambeau dans la main,
Viennent à vous pour vous mal faire ;
Je vois bien que ces petits fous
Veulent mettre le feu chez vous.

Connoissez vous ces enragez ?
La belle Iris vous les envoie.
Si chez vous ils estoient logez
Vous n'auriez ny repos ny joie.
Gardez bien que ces petits fous
Ne se rendent maistres chez vous.

On dit qu'ils sont issus des Dieux ;
Mais je crois que ce sont des fables :
Iris les forme dans ses yeux.
Ils n'en sont pas moins redoutables !
Gardez bien que ces petits fous
Ne se rendent maistres chez vous.

Des sages ils sont redoutez.
Ne voyez-vous pas cette belle
Les envoïer de tous costez
Et n'en point retenir chez elle ?
Gardez bien que ces petits fous
Ne se rendent maistres chez vous.

En joüant, ces malicieux,
Qui ne sont jamais raisonnables,
Frappent comme des furieux ;
Et les blessés sont incurables !
Gardez bien que ces petits fous
Ne se rendent maistres chez vous.

Pour vous tromper, ils vous feront
Cent agremens et cent caresses ;
Et les petits fourbes seront
Tousjours menteurs dans leurs promesses.
Gardez bien que ces petits fous
Ne se rendent maistres chez vous.

Mais, las ! bien loin d'en avoir peur,
Pour eux vous souspirez sans cesse.
Vous voulez vous rendre, mon cœur ;
Et c'est en vain que je vous presse
De fermer la porte à ces fous :
Je crois qu'ils sont desjà chez vous. »

****

EPITAPHES

LXVI

Sur Blot

Cy-gist un docteur non commun,
Qui, peu scavant et fort habile,
Prescha souvent, jamais à jeun,
Et comprit tout..... hors l'Évangile.
En homme sage et bien sensé,
Du présent il a dit merveille;
Du futur ce qu'il a pensé
Ne s'est resvelé qu'à l'oreille;
Mais chascun tient pour verité
Que jamais il n'en a douté.

LXVII

Pour le cardinal de Richelieu

Icy, dessoubs ce marbre, gist
Un corps qui seul fut tout esprit,
Un serviteur qui fust sans maistre,
Qui commandoit aux rois sans l'estre,
Qui ne fit mal que pour le bien,
Bref qui fut tout et n'est plus rien
Qu'un bruit d'eternelle durée.
Passant, qui connus ses hauts faits,
Demande au ciel pour luy la paix
Qu'il t'auroit bientost procurée.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 5

SONNETS

I. *Quand d'un esprit*. 29
II. *On me l'avoit bien dit* 30
III. *J'ay beau jurer* 31
IV. *Cesse de plaindre* 32
V. *Que je chéris* 33
VI. *Quand près de moy* 34
VII. Sur la « Pucelle ». *Je vous diray sincèrement* 35
VIII. Sur la « Pucelle » *Tu fais l'entretien* . . 36
IX. *Un jour, la reine de Cithere* 37
X. Pour Mme de Sévigné. *Sapho, faisant une peinture* 38
XI. Pour Mme de Sévigné. *Quand on dit* . . 39
XII. *Quittez ceste devote humeur* 40

XIII. *Iris, je vous aime* 41
XIV. *Cléon, faux en tout* 42
XV. *N'escoutez qu'une passion* 43
XVI. *Pourquoy venez-vous* 44
XVII. *Tel que vostre humeur*. 45
XVIII. *Iris a la taille*. 46
XIX. *Iris qui m'escrivoit* 47
XX. Pour Mme de Sévigné. *Clarinte à qui toute la cour* 48
XXI. *Iris, ainsi que les novices* 49
XXII. *Peux-tu bien tarder* 50
XXIII. *Sans ressource* 51
XXIV. Sur l'abbé de Fresque. *Abbé vous avez*. 52
XXV. *Ne faites point tant* 53
XXVI. *Tout le monde sçait* 54
XXVII. A Ninon de Lenclos. *Je commence* . . 55
XXVIII. *Il ne faut point* 56
XXIX. Pour Mme de Sévigné. *Quand on dispute* 57
XXX. *Aimer avec attachement* 58
XXXI. *Amans, qui vous plaignez* 59
XXXII. A Mme la Marquise de... *Changez l'air* 60
XXXIII. Contre Despréaux. *Silvandre, monté*. 61
XXXIV. Au Roy. *Acheve d'abattre*. 62
XXXV. Pour le Roy. *Alerte, messieurs* . . . 63
XXXVI. *Bannissons de nostre memoire*. . . . 64
XXXVII. *D'une troupe de jeunes fous* 65
XXXVIII. *Je sers une ingratte* 66

XXXIX. *Mon amour est desraisonnable.* . . . 67
XL. *Iris, qu'autrefois.* 68
XLI. *Quand à mon age* 69

MADRIGAUX

XLII. *Mon cher Tircis, vous presumez.* . . 71
XLIII. *Tircis, deux filles* 71
XLIV. *Avec quelque chaleur* 72
XLV. *Iris, je suis au desespoir* 72
XLVI. *Estre sans cesse dans l'eglise* 73
XLVII. Sur Chapelain. *J'ay vu ce qu'a fait.* . 73
XLVIII. A Monsieur le Prince. *Quand on parle* 74
XLIX. *Mon medecin.* 74
L. *Qu'on a de peine.* 75

STANCES

LI. *Iris, que les cloches* 77
LII. A Mlle de Sévigné. *Iris qu'estes vous* . 79

EPIGRAMMES

LIII. *Caliste, grande façonniere* 85
LIV. Contre Despréaux. *Damon, les Muses.* 86
LV. *Que mon destin* 86
LVI. *Je te rends ton livre* 87
LVII. *Léandre, j'ay bien acheté.* 87
LVIII. *Philis, assise de côté.* 88

LIX. *Sans aucun bien* 88
LX. *Dedans l'extresme impatience*. 89
LXI. *Tisimante me plaist* 89
LXII. *Tircis fait cent vers* 90
LXIII. *Despréaux, faux rimeur* 90

RONDEAU

LXIV. *Quoy ! me voïant* 91

CHANSON

LXV. *Pressé de cent* 93

EPITAPHES

LXVI. Sur Blot. *Ci-gist un docteur* 97
LXVII. Pour le cardinal Richelieu. *Icy, dessoubs* 98

231

. 2619 r9c

ibliothèque
ité d'Ottawa
échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002382645b

CE PQ 1917
.S54A6 1912
COO SAINT-PAVIN, POESIES CHOI
ACC# 1216742